

Version latine

Rapport établi par Catherine Schneider, Maître de conférences HDR, Université de Strasbourg

La commission de latin avait, cette année encore, opté pour la prose et choisi de soumettre aux candidats un chapitre presque complet des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, au livre XV, 22. L'extrait proposé s'intitulait « La mascotte du régiment » et relatait une anecdote célèbre, celle de la biche « sacrée » de Sertorius, maintes fois évoquée par les auteurs antiques (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* XXXVII, 22 ; Valère Maxime, *Faits et dits mémorables* I, 2, 4 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* VIII, 117 ; Frontin, *Stratagèmes* I, 11, 3 ; Polyen, *Stratagèmes* VIII, 22 ; Plutarque, *Vie de Sertorius* 15-16 et 28 ; Appien, *Histoire romaine* I, 108-115). L'anecdote se situe en Hispanie, entre les années 80 et 75 avant notre ère. Soldat d'exception, fin psychologue, chef charismatique, le général romain Sertorius était un meneur d'hommes, qu'il n'hésitait pas à manipuler pour parvenir à ses fins. De ces qualités témoigne notamment son habile exploitation des croyances locales : la superbe biche qui lui est offerte par un Lusitanien va devenir, entre ses mains, un merveilleux instrument de pouvoir, lui permettant d'asseoir plus encore son autorité sur l'armée et les peuplades indigènes. Le texte proposé, un peu plus long que celui de l'an passé, ne posait pas de problème particulier de lexique, excepté aux candidats maîtrisant mal la morphologie latine ; c'était en revanche un sujet « grammatical » qui supposait de leur part une extrême rigueur dans l'analyse des constructions – un sujet à cet égard extrêmement sélectif.

Traduction proposée

« Sertorius était un esprit affûté et un chef d'élite, également expert en manipulation et en gestion de l'armée. Ce dernier, dans les moments les plus critiques, mentait à ses troupes, si le mensonge pouvait s'avérer utile, lisait comme authentiques des lettres de son invention, feignait d'avoir eu un rêve prémonitoire et rapportait de fausses croyances, si ces ruses lui donnaient quelque emprise sur le moral des troupes. Voici d'ailleurs un stratagème célèbre de Sertorius : un Lusitanien lui fit don d'une biche blanche d'une rare beauté et d'une exceptionnelle vitesse. Il entreprit de persuader tout le monde que cette biche lui avait été offerte par les dieux et que, sous l'inspiration de la puissance céleste de Diane, elle s'entretenait avec lui, le conseillait et l'instruisait de ce qu'il était utile de faire ; de plus, si un ordre à donner aux troupes paraissait trop dur, il proclamait que cela avait été conseillé par la biche. À peine le disait-il que tous lui obéissaient de bon cœur, comme à un dieu. Un jour qu'on avait annoncé une incursion ennemie, la biche en question, effarouchée par le tumulte et l'effervescence, prit brusquement la fuite et se réfugia dans un marais tout proche ; après l'avoir en vain recherchée, on la crut morte. Or voici que, quelques jours plus tard, on annonce à Sertorius que la biche a été retrouvée. Il ordonna alors à l'homme qui lui avait annoncé la nouvelle de garder le silence, lui interdit formellement d'en parler ouvertement à quiconque et lui donna pour mission de lâcher subitement la bête le lendemain à l'endroit où il se trouverait lui-même en compagnie de ses

alliés. Puis, le lendemain, après y avoir fait entrer ses alliés, il déclare avoir vu en songe la biche qui était morte lui revenir et lui dicter, comme elle en avait eu auparavant l'habitude, ce qu'il était besoin de faire ; il fait alors signe à l'esclave d'exécuter l'ordre qu'il lui avait donné : une fois relâchée, la biche bondit dans les quartiers de Sertorius et il s'éleva un grand cri d'émerveillement ».

Quelques remarques au fil du texte

1 – Sertorius, un chef pragmatique et fin psychologue

Sertorius, uir acer egregiusque dux et utendi regendique exercitus peritus fuit. Is in temporibus difficillimis et mentiebatur ad milites, si mendacium prodesset, et litteras compositas pro ueris legebant et somnium simulabat et falsas religiones conferebat, si quid istae res eum apud militum animos adiutabant.

Le récit s'ouvre sur la mention du protagoniste, nommément désigné, le général Sertorius, dont Aulu-Gelle brosse le portrait en trois adjectifs (*acer, egregius, peritus*), qui suffisent à le définir comme un chef d'élite, notamment passé maître dans la gestion psychologique des troupes (*utendi regendique exercitus*). S'agissant d'une description, il fallait ici traduire le parfait *fuit* par un imparfait de l'indicatif, et non par un passé simple, conformément aux règles de la langue française et aux indications de R. Morisset *et al.*, *Précis de grammaire des lettres latines*, Paris, 1963, §415 et à A. Ernout - Fr. Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, 1951, §244b, deux ouvrages indispensables au bon latiniste et maintes fois réédités. On pouvait hésiter sur le sens précis à donner à l'adjectif *acer* et voir en Sertorius un homme énergique et prompt en besogne, ou encore un homme à l'esprit affûté : c'est cette seconde interprétation qui a été retenue ici, en accord avec la suite du texte.

La traduction des conjonctions copulatives *-que* et *et* a par ailleurs apporté son lot d'erreurs ; rappelons, avec Ernout - Thomas (*Syntaxe* §424), que l'ancienne particule enclitique *-que* « sert surtout à unir des mots ou des phrases ayant entre eux un rapport étroit, par exemple des termes formant couple : *domi bellique, senatus populusque Romanus*, – ou de sens voisin : *uis amicitiae concordiaeque* (Cic., *Lae.* 23), *peto quaesoque* (Cic., *Fa.* V, 4, 2) », comme ici ; il fallait donc associer les syntagmes *uir acer egregiusque dux* d'une part et *utendi regendique exercitus peritus* d'autre part. Quant à *et*, il reprend ici sa valeur étymologique, à traduire par « aussi, encore ». Autre difficulté enfin, sur laquelle ont buté nombre de candidats dans la section *utendi regendique exercitus peritus*, où l'adjectif *peritus* se construit, comme d'habitude, avec un génitif (*exercitus, us m.*) : les règles d'emploi du gérondif et de l'adjectif verbal, à réviser activement dans le *Précis* (§445 et 447-449) ou la *Syntaxe* (§279d surtout).

Suit le détail des ruses déployées par Sertorius quand des circonstances particulièrement critiques l'exigent (*in temporibus difficillimis*), ce qui laisse entendre qu'il ne s'agissait pas forcément d'un trait de caractère du personnage lié à une forme de cynisme de sa part, mais peut-être (seulement ?) d'une attitude pragmatique dictée par la conjoncture – c'est dire l'importance du superlatif *difficillimis*, à rendre comme tel dans cet ablatif temporel. Rappelons à ce propos, comme l'an dernier, que les barèmes adoptés dans les jurys de concours valorisent la précision : respect des degrés de comparaison des adjectifs, mais aussi du jeu des pronoms, des variations entre singuliers et pluriels, des répétitions, du jeu des temps enfin, quand c'est possible, comme dans cette évocation des divers stratagèmes de Sertorius. Ils sont égrenés en quatre temps, ponctués par la répétition de la

conjonction copulative *et*, qui retrouve ici sa valeur habituelle, dans une gradation passant du domaine profane (« simple » mensonge, lettres « trafiquées » ou fabriquées de toutes pièces) au domaine sacré (rêve prémonitoire, croyances et superstitions).

Les *litteras compositas* mentionnées dans le texte ne sont pas ici des lettres « composées avec art » – Sertorius n'est pas Pline le Jeune ! – mais des lettres composées de toutes pièces, c'est-à-dire inventées, d'où ce conseil aux agrégatifs : si le sens indiqué par le Gaffiot pour un adjectif ou un participe parfait passif (ici *compositus*, -a, -um) paraît peu satisfaisant, il est toujours profitable, dans ce cas, de se reporter à l'article traitant du verbe correspondant : ici, *compono*, -is, -ere, -posui, -positum, dont l'ultime rubrique fournissait le sens adéquat (« combiner », « inventer »). Le vocabulaire a d'ailleurs, dans cette section, parfois posé problème aux candidats, à ceux, surtout, qui, dans la fatigue ou l'affolement, ont (mal) lu *somnum* au lieu de *somnium*. Pourquoi diable Sertorius, le général en chef placé à la tête des opérations, aurait-il donc fait semblant de dormir... en pleine campagne militaire (*somnium simulabat*) ? La difficulté portait en revanche sur le sens de *somnium*, qui désigne ici non pas un simple rêve, mais un rêve porteur de sens, et donc « exploitable », à savoir un rêve prémonitoire, selon une terminologie antique bien connue (voir notamment la définition qu'en donne Macrobe dans son *Commentaire au songe de Scipion* I, 3, 10). Le terme *religiones* pouvait notamment se comprendre ici au sens général de « croyances » ou de « pratiques religieuses » ; le jury a admis ici diverses interprétations du terme. Un dernier mot enfin à propos des deux hypothétiques en *si* figurant dans cette phrase : construite au subjonctif imparfait dans le segment *si mendacium prodesset*, la proposition a valeur de « potentiel dans le passé » (voir en particulier *Syntaxe* §256-257 et 373a) ; construite à l'indicatif imparfait, elle marque plus nettement la répétition (« si... et chaque fois que » ; voir *Précis* §515).

2 – Un don providentiel

Illud adeo Sertorii nobile est : cerua alba eximiae pulchritudinis et uiuacissimae celeritatis a Lusitano ei quodam dono data est. Hanc sibi oblatam diuinitus et instinctam Dianae numine conloqui secum monereque et docere quae utilia factu essent persuadere omnibus instituit ac, si quid durius uidebatur quod imperandum militibus foret, a cerua esse monitum praedicabat. Id cum dixerat, uniuersi tamquam si deo libentes parebant.

Le récit se focalise ensuite sur l'un de ses stratagèmes bien connu – et non pas noble ! (*nobile*) –, celui de la divinisation de la biche offerte à Sertorius par un Lusitanien, sans doute pour lui rendre hommage. L'animal présente une triple particularité : vif comme l'éclair, il est d'une rare beauté (comme le souligne le double génitif de qualité *eximiae pulchritudinis et uiuacissimae celeritatis*) et blanc de surcroît, peut-être même albinos (*cerua alba*), « une couleur anormale pour cette espèce [...] il s'agit manifestement d'un *monstrum*, d'une de ces naissances prodigieuses qui, chez les Romains comme dans d'autres peuples, comptaient parmi les signes divins les plus forts » (P. Moret et J.-M. Pailler, « Mythes ibériques et mythes romains dans la figure de Sertorius », dans *Pallas* 60, 2002, p. 119). La traduction du syntagme *uiuacissimae celeritatis* étant délicate en français, le jury a admis ici l'emploi de tout adjectif expressif adéquat plutôt que d'un superlatif.

Ces caractéristiques, et tout particulièrement le pelage blanc de l'animal, vont donner une idée à Sertorius (*persuadere omnibus instituit*) : l'identifier à la déesse Artémis-Diane, en s'appuyant probablement sur les réalités culturelles du pays pour s'en servir comme d'un instrument de pouvoir.

La phrase est de structure complexe : elle se décompose en deux propositions principales (*persuadere omnibus instituit ac [...] praedicabat*), toutes deux construites avec une infinitive. La première de ces deux infinitives, dépendant de *persuadere omnibus instituit*, se développe en trois verbes, *oblatam* (esse) [...] et [...] *conloqui secum monereque et docere*, dont le sujet renvoie à la biche (*hanc*) ; le troisième de ces infinitifs se construit à son tour avec une interrogative indirecte (*et docere quae utilia factu essent*), où il fallait par ailleurs reconnaître, dans la formule *utilia factu*, l'un des supins en *-tu* utilisés en latin comme compléments de certains adjectifs tels que « beau, bon, digne, facile, utile », etc. (voir *Précis* §446 et *Syntaxe* §276).

Dans la seconde infinitive, plus courte, (*a cerua esse monitum praedicabat*), le sujet de *esse monitum* est sous-entendu, mais se déduit des quelques mots qui précèdent et renvoie cette fois à l'ordre à donner aux troupes. Cette infinitive est en effet précédée d'une hypothétique *si quid durius uidebatur quod imperandum militibus foret* (= *esset*), où il fallait reconnaître dans *quod* le neutre du pronom relatif et dans *si quid* l'indéfini enclitique *quid* employé en remplacement de *aliquid* dans des propositions subordonnées de sens hypothétique ou éventuel notamment, comme ici (voir *Précis* §288 et *Syntaxe* §219). Il fallait enfin songer à la valeur intensive du comparatif neutre *durius*, ici employé sans complément (voir *Précis* §181 et *Syntaxe* §193), ainsi qu'à la valeur d'obligation de l'adjectif verbal en construction attributive (voir *Précis* §448 et *Syntaxe* §296 surtout), d'où la traduction littérale : « si quelque chose (*si quid*) qui devait être ordonné aux troupes (*quod imperandum militibus foret*) paraissait trop dur (*durius uidebatur*), il proclamait (*praedicabat*) que cela avait été conseillé par la biche (*[id] a cerua esse monitum*) ». On ne pouvait interpréter ici *monitum* comme un substantif du fait de la présence du complément d'agent *a cerua*. Cette hypothétique redit tout le pragmatisme de Sertorius, déjà suggéré plus haut par l'ablatif *in temporibus difficillimis* : une fois encore, le général ne recourt à cet expédient qu'en cas d'absolue nécessité.

L'heureux résultat de ce stratagème ne se fait pas attendre et c'est en définitive Sertorius lui-même qui, par un processus d'identification à son « totem », se voit unanimement investi de pouvoirs quasi divins lui assurant l'entière soumission de l'armée : *Id cum dixerat, uniuersi tamquam si deo libentes parebant*. Rappelons, avec Ernout - Thomas que « dans sa fonction proprement temporelle, *cum* peut recevoir après lui les différents temps de l'indicatif ; toutefois, le plus-que-parfait se présente seulement pour une action répétée » (*Syntaxe* §359 ; cf. également *Précis* §497) ; il paraît donc préférable de traduire *dixerat* par un imparfait plutôt que par un plus-que-parfait de l'indicatif pour en restituer la pleine valeur répétitive. Il fallait enfin reconnaître dans *tamquam si deo* une comparative conditionnelle, elliptique du verbe (*Précis* §522 ; *Syntaxe* §381b). Ne nous y trompons pas : ces grossiers subterfuges auraient suffi, selon Aulu-Gelle et bien d'autres encore, « pour que les Lusitaniens, et après eux de nombreux Espagnols, le prennent tout bonnement pour un dieu », mais c'est une « explication évidemment réductrice et caricaturale dont on ne peut pas se satisfaire ; elle relève du lieu commun sur la naïveté et la crédulité des barbares. [...] La biche apparaît comme attribut d'une déesse que Sertorius appelle Diane. Sans doute s'agit-il de l'interprétation romaine d'un culte indigène, avec ou sans déesse, dans lequel la biche intervenait comme animal sacré, notamment en Lusitanie » (P. Moret et J.-M. Paillet, « Mythes ibériques et mythes romains dans la figure de Sertorius », dans *Pallas* 60, 2002, p. 118).

Pour en revenir à des considérations plus prosaïques, le jury a relevé dans ces deux phrases bien des erreurs grossières de traduction, manifestement dues à un défaut de concentration ou à une

lecture trop hâtive du texte, qui bloquait la compréhension : *nomine* lu pour *numine*, *praedicebat* pour *praedicabat*, *dea* pour *deo*, *parabant* pour *parebant*. C'est l'occasion de renouveler ici les conseils prodigués dans le rapport de l'an passé, à savoir qu'il est inutile, le jour de l'épreuve, de se jeter sur le dictionnaire comme si l'on avait entendu le coup de pistolet du starter : une version en quatre heures relève plutôt de l'épreuve de fond que du sprint. Consacrer le premier quart d'heure à lire tranquillement, plusieurs fois, l'extrait proposé n'a rien de superflu, loin s'en faut : c'est le temps qu'il faut pour se calmer et reprendre ses esprits après l'affolement que génère toujours la découverte du sujet ; c'est aussi le temps qu'il faut pour découvrir le passage, s'en imprégner peu à peu et commencer à percer quelques-unes des nébulosités du texte qui, à première lecture, se présente souvent comme une masse compacte et obscure.

3 – Une péripétie inattendue : disparition de la biche

Ea cerua quodam die, cum incursio esset hostium nuntiata, festinatione ac tumultu consternata in fugam se prorupit atque in palude proxima delituit et postea requisita perisse creditast.

Troisième temps du récit avec une péripétie inattendue, qui menace dangereusement le bel édifice construit par Sertorius, introduite par un *quodam die* temporel, suivi du *cum historicum* au subjonctif plus-que-parfait : la disparition soudaine de la biche, dans la confusion (*festinatione ac tumultu*) de la bataille du Sucro, non loin de Valence, en l'année 75 avant notre ère, alors qu'elle lui servait de « mascotte divine » depuis à peu près cinq ans. Le texte bascule logiquement de l'imparfait duratif de la séquence précédente au temps du parfait (*se prorupit, delituit, creditast*), à traduire ici par des formes de passé simple, et non de passé composé, comme dans certaines copies. On pouvait rendre la valeur expressive du syntagme *in fugam se prorupit* par l'ajout d'un adverbe en français. L'animal, précise-t-on, se réfugie dans un marais tout proche (*in palude proxima*), ce qui explique que, dans un premier temps, on le croie mort, peut-être noyé, mais aussi qu'on puisse le retrouver peu après : il s'agissait en effet d'une bête *uiuacissimae celeritatis*, qui aurait pu rapidement parcourir de fort longues distances, mais que l'eau du marais a probablement attirée et de ce fait ralentie dans sa course. La phrase s'achevait par une tournure passive *creditast* présentant une aphérèse signalée en note (*credita est*).

4 – Un retour inespéré

Neque multis diebus post inuentam esse ceruam Sertorio nuntiat. Tum qui nuntiauerat iussit tacere ac ne cui palam diceret interminatus est praecepitque ut eam postero die repente in eum locum in quo ipse cum amicis esset inmitteret.

Nouvelle péripétie, quelques jours plus tard, car *neque* porte sur l'ablatif temporel *multis diebus post* et non sur le verbe principal, *nuntiat* ; ce passage a d'ailleurs posé bien des problèmes aux candidats, qui ont (mal) compris que la biche n'avait pas été retrouvée : cette interprétation est pourtant en contradiction avec la suite immédiate du récit et les candidats ayant mal analysé la phrase auraient dû rectifier leur traduction erronée en poursuivant leur version. Répétons ici, comme dans le rapport de l'an passé, qu'il faut apprendre à circuler dans le texte, à poursuivre son chemin sans faiblir si, d'aventure, on bute sur une difficulté que l'on ne parvient pas à résoudre et à revenir sur son interprétation quand il le faut : le milieu d'un récit en éclaire souvent le début, et la fin, le milieu.

Lucide et déterminé, Sertorius comprend immédiatement tout le parti qu'il peut tirer de ce « retour » inespéré et, en trois ordres péremptoires donnés au porteur de la nouvelle, reprend son stratagème (*iussit [...] ac [...] interminatus est praecepitque*). Du parfait *iussit* dépend l'infinitive (*eum qui nuntiauerat [...] tacere*), des deux parfaits suivants dépendent deux complétives au subjonctif, l'une négative, consistant en une interdiction (*ne cui palam diceret interminatus est*), l'autre positive, consistant en une injonction (*praecepitque ut eam [...] inmitteret*). On retrouve dans *ne cui* l'indéfini enclitique, cette fois au datif, employé en remplacement de *alicui* dans la défense et les propositions finales ou complétives, comme dans l'hypothétique analysée plus haut (voir et *Précis* §288 et *Syntaxe* §219). On pouvait enfin hésiter, dans ce dernier segment, sur la signification à donner au terme *amici*, « amis » ou « alliés », selon que l'on décidait de l'interpréter dans un sens privé ou public ; s'agissant d'un contexte militaire, la seconde acception paraît préférable (voir par exemple César, *Guerre des Gaules* I, 3, 4 *populi Romani amicus appellatus erat*), mais le jury a été d'autant plus souple qu'il est fait mention du *cubiculum* de Sertorius dans la fin du récit.

5 – Une épiphanie divine : (ré)apparition de la biche

Admissis deinde amicis postridie uisum sibi esse ait in quiete ceruam quae perisset ad se reuerti et, ut prius consuerat, quod opus esset facto praedicere ; tum seruo quod imperauerat significat, cerua emissa in cubiculum Sertorii introrupit, clamor factus et orta admiratio est.

Pour rendre toute sa puissance à son « totem », Sertorius va mettre en scène le retour de l'animal sur le modèle des épiphanies divines, en l'inscrivant dans le champ du merveilleux, d'où l'annonce (*ait*) faite à son entourage, sous la forme d'un *uisum sibi esse [...] in quiete*, qui signifie traditionnellement en latin « voir en rêve » ; cette mise en scène produira pleinement l'effet escompté, comme en attestent les tout derniers mots du texte : *clamor factus et orta admiratio est*.

Comme prévu, Sertorius reçoit donc ses *amici* et va leur faire une annonce spectaculaire ; le syntagme *admissis deinde amicis* n'en est toutefois pas pour autant un datif, mais bien un ablatif absolu, à valeur temporelle signalée par *deinde*. Comme précédemment, on peut hésiter sur le sens à donner au terme *amici* ; la scène finale se déroule en effet dans le cadre d'une réunion, qui peut être privée ou publique et se tient dans le *cubiculum* de Sertorius : difficile de savoir à quoi ce terme fait exactement référence : on peut songer au *praetorium*, la tente du général, placée au centre du camp, ou à une pièce à caractère moins officiel, située dans un bâtiment « construit en dur » ; en l'absence de tout autre élément permettant de trancher, les deux interprétations ont été acceptées.

Pour en revenir au contenu de son rêve, décrit dans l'infinitive introduite par *uisum sibi esse [...] in quiete*, il se décompose en deux temps : retour de la biche, qui reprend son rôle d'égérie, pourrait-on dire (*ceruam [...] ad se reuerti et [...] praedicere*). Il fallait ici être attentif à *consuerat*, qui n'est pas un imparfait, mais bien la forme syncopée du plus-que-parfait (*consueuerat*) et prendre garde au verbe *praedicere*, « dire par avance », qui n'est pas le *praedicare*, « dire haut et fort », utilisé quelques lignes plus haut. Ce *praedicere* se construit à son tour avec une interrogative indirecte au subjonctif comportant une expression impersonnelle citée dans le Gaffiot (*opus est facto*, littéralement « il est besoin de faire »).

Le verbe *significat*, au présent historique (ou présent de narration) à traduire comme tel, renvoie au signal donné par Sertorius à l'esclave, sans doute un discret signe de tête, plutôt qu'un grand geste

de la main pour éviter d'éventer le secret. Il fallait reconnaître dans *cerua emissa* une tournure au nominatif, avec un participe parfait passif épithète (voir en particulier *Précis* §436), et non un ablatif absolu, qui doit être en principe « absolu », c'est-à-dire grammaticalement détaché du reste de la phrase. Le récit se referme sur la réaction ébahie de l'assistance : *clamor factus et orta admiratio est*, « il se fit une clameur et il s'éleva de l'admiration », dit littéralement le texte latin, avec ses deux formes d'indicatifs parfaits passifs, de *fio* et de *orior*, difficiles à conserver tels quels en français.

On ne sait ce qu'il advint de la biche après cela, et l'on s'étonne même que le secret ait pu être si bien gardé : sans doute l'esclave était-il particulièrement loyal à Sertorius ou particulièrement terrorisé par ses menaces. La mystification, en tout cas, continua à fonctionner : Aulu-Gelle ajoute, en guise de conclusion à son chapitre, que « la crédulité des barbares fut d'une grande utilité à Sertorius lors de grandes opérations » et que, de mémoire d'homme, « personne, parmi les nations qui œuvraient à ses côtés, ne lui fit jamais défection, alors même qu'il avait été défait lors de maints combats et quelque versatile que fût cette race d'hommes ». Une légende était née, dont les échos retentissaient encore en 1662 dans le *Sertorius* de Corneille.

En conclusion, et pour en revenir à des considérations plus terre à terre, comme dans le rapport de l'an passé, si les candidats à venir révisaient les points de grammaire cités précédemment en rapport avec les particularités, ou les difficultés, de ce texte, ce serait déjà un bon début à leur préparation...

Quelques conseils aux futurs candidats

Nous ne répéterons pas ici tous les précieux conseils dispensés d'année en année dans les rapports de concours ; ils sont disponibles en ligne sur le site du ministère, à l'adresse <http://www.education.gouv.fr/cid4927/sujets-des-epreuves-d-admissibilite-et-rapports-des-jurys.html> et nous engageons vivement les candidats à en prendre connaissance et à en tirer le meilleur parti. Nous renvoyons à notre rapport de l'an passé et nous contenterons seulement de reprendre ici quelques indications susceptibles de guider les agrégatifs dans leur travail de préparation.

Pour être en mesure d'aborder l'épreuve de version latine, imposée à tous, comme l'on sait, avec une relative sérénité, il faut avoir acquis dans l'année quelques réflexes et rien n'est plus facile, s'agissant de latin : plus on le pratique, meilleur on devient – c'est mathématique. Il est d'ailleurs parfaitement possible de le pratiquer en s'amusant et en y prenant du plaisir, et non comme une torture que l'on s'inflige. Il suffit, par exemple, d'en lire un peu tous les jours, sans dictionnaire, dans une édition bilingue, en naviguant du latin vers le français et du français vers le latin, et en choisissant pour commencer des textes à son niveau, même très « bas » s'il le faut, et, surtout, des textes qui plaisent, sans d'ailleurs forcément se limiter aux grands textes classiques et à l'époque antique. Comme l'écrivait déjà Renaud Viard dans le rapport de concours publié en 2007 « *fabricando faber fit* : c'est aussi en lisant du latin qu'on devient latiniste. Un apprentissage purement théorique et récitatif des déclinaisons latines ne remplacera jamais une lecture régulière de quelques lignes de latin, permettant de s'imprégner du vocabulaire, de la grammaire, des tournures, de s'habituer à l'ordre des mots et, plus généralement, de se familiariser avec des faits d'histoire et de culture indispensables pour toute compréhension d'un texte latin ».

Pour ce faire, les moins aguerris pourront commencer par l'*Épitome historiae sacrae* de l'abbé Lhomond, ou son *De uiris illustibus urbis Romae*, bien connus des latinistes, enchaîner avec quelques extraits des abrégiateurs latins, tels Aurélius Victor (*Livre des Césars*) et le pseudo-Aurélius Victor (*Abrégé des Césars ; Origines du peuple romain*), Festus (*Abrégé des hauts faits du peuple romain*), Eutrope (*Abrégé d'histoire romaine*), tous disponibles dans la Collection des Universités de France. Ils pourraient poursuivre avec quelques pages de César (*Guerre des Gaules*, par exemple) et de Cicéron, tirées des *Catilinaires* ou des *Verrines*, pour commencer, puis revenir à des historiens de style plus « complexe » (Tite-Live, Suétone). Du côté de la poésie, les *Métamorphoses* d'Ovide offrent de belles pages abordables, que l'on pourra compléter par l'*Énéide* de Virgile, les *Élégies* de Tibulle, l'une ou l'autre tragédie de Sénèque (*Médée*, *Phèdre*), quelques fables de Phèdre, par exemple. Et pourquoi pas quelques dialogues tirés des comédies de Plaute ou de Térence ? Plusieurs de ces auteurs figurent sur le très utile site de juxtalinéaires de Thierry Liotard, à l'adresse <http://juxta.free.fr>, que nous recommandons à tous de visiter. Nous n'avons mentionné ici que les classiques du genre, accessibles en traduction bilingue, mais le champ de la latinité est immense, de Plaute à nos jours : on peut même écouter du pur latin cicéronien sur la chaîne de radio finlandaise Yle – ce sont les *nuntii Latini* (<http://ohjelmaopas.yle.fi/1-1931339>) – ou lire les actualités dans les *nuntii Bremenses* (<http://www.radiobremen.de/nachrichten/latein/startseite106.html>) en Allemagne et sur *Ephemeris. Nuntii Latini universi* (<http://ephemeris.alcuinus.net/index.php>) en Pologne. Pourquoi ne pas tenter de le pratiquer comme une langue vivante ? Le lexique en est assurément moderne, en rapport avec l'actualité, mais l'apprentissage de la morphologie, parfaitement classique, s'y fera peut-être plus naturellement.

Un dernier mot – et ce n'est pas le moins important – concernant l'expression française : est-il nécessaire de rappeler que l'épreuve de version est également une épreuve de français et qu'il convient de veiller à la correction de la langue ? Tout agrégatif digne de ce nom devrait connaître (et savoir conjuguer !) les formes de passé simple, maîtriser les règles d'accord du participe passé, être sensible aux nuances du lexique. Les accents, les majuscules, les signes de ponctuation sont essentiels à la bonne compréhension de la langue française ; on ne saurait en faire l'économie et leur absence participe d'une approximation, d'un flou qui n'a rien d'artistique, là où l'on exige précision et rigueur. Et ces qualités-là, à qui les demandera-t-on si de futurs enseignants de français venaient à s'en dispenser ?